

CONTINUITÉ

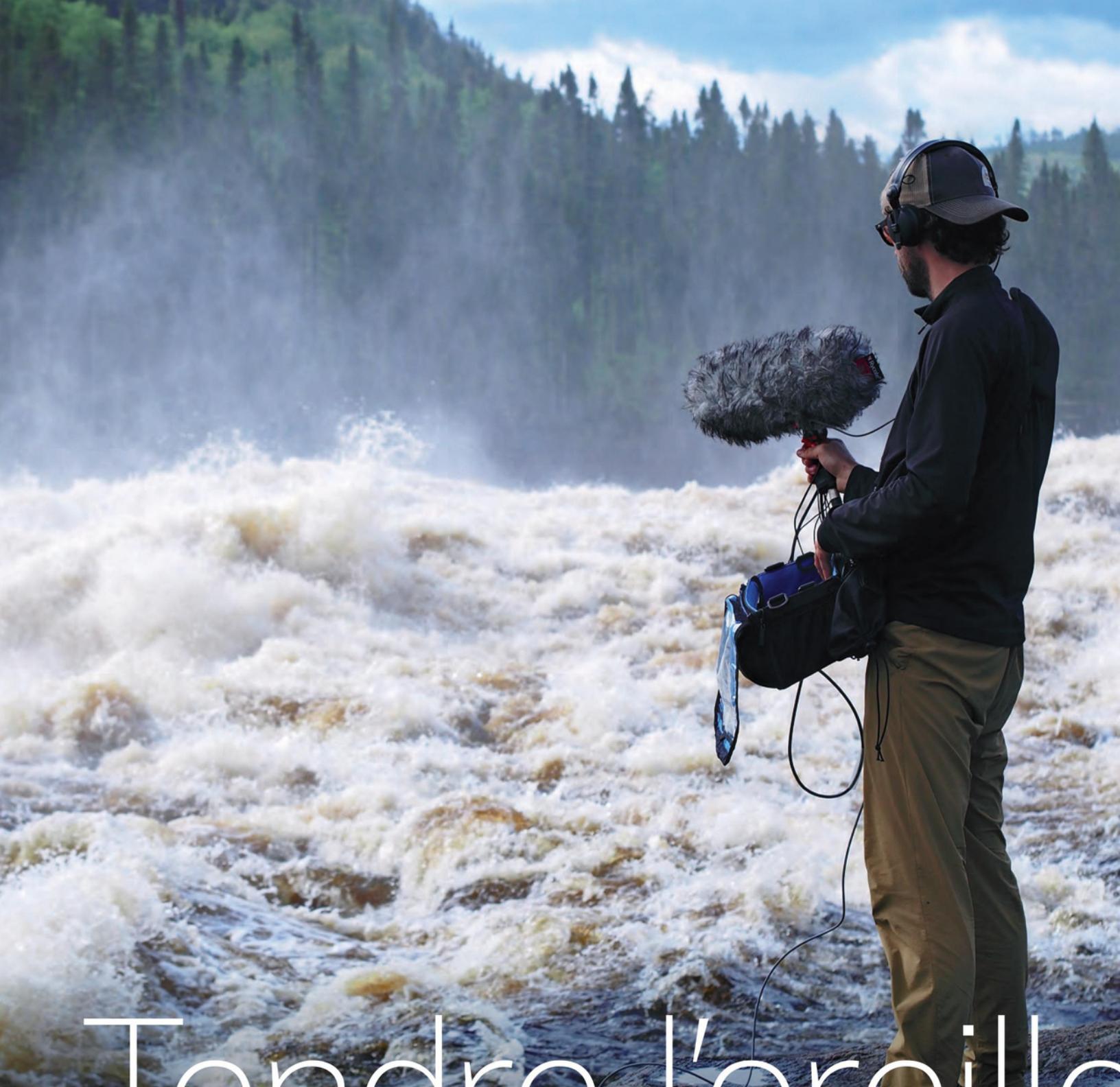
40 ans

N° 178 — 12 \$ — DEPUIS 1982

PATRIMOINE SONORE

Tendre l'oreille





Tendre l'oreille

DOSSIER PATRIMOINE SONORE

Quand vaut m



Invisibles et évanescents, les sons qui nous entourent constituent pourtant d'importants marqueurs de l'expérience humaine et même de la vie sur Terre. Tour d'horizon.

BRIGITTE TRUDEL

Vous déambulez sur le trottoir. Soudain, une sonnerie se fait entendre : celle d'un bon vieux téléphone à cadran. Étrange sensation pour qui a connu ce signal dans sa version originale. Après avoir presque disparu, voilà que cette sonnerie refait surface... dans sa forme synthétisée, à la faveur de téléphones portables. « Où que vous soyez, cette sonnerie vous fera sentir

un son ILLE MOTS



comme à la maison», lit-on sur l'un des sites Web où l'on peut télécharger ce dring-dring.

Cette puissance d'évocation n'est pas l'apanage des sonneries. Tout son que captent nos oreilles fait partie de la réalité, celle d'aujourd'hui comme celle d'hier. Un constat qui trouve sa place dans des sujets aussi variés que la biologie, la réglementation antipollution ou l'histoire collective. Et qui montre l'urgence de constituer un patrimoine sonore.

Le paysage acoustique en direct

Chacun reconnaît d'emblée que la musique et les chansons agissent sur nos émotions et sur notre mémoire. « Les autres sons déterminent tout autant notre rapport au monde », explique Simon-Olivier Gagnon, doctorant au Département des sciences historiques de l'Université Laval qui s'intéresse aux archives sonores. « Les sensations auditives de tous les jours nous échappent la plupart du temps, et les informations qu'elles transmettent ne parviennent pas toujours à notre conscience, mais elles ajoutent une profondeur à notre expérience. »

En plus de leurs effets immédiats, les sons s'inscrivent en nous comme un héritage acoustique. « Ils témoignent de notre vécu et, dès qu'on les réentend, ils nous transportent dans le passé », indique Mario Gauthier, chargé de cours à l'École des médias de l'Université du Québec à Montréal. Cette mémoire sonore, ajoute-t-il, nous habite à l'échelle individuelle et collective. « Prenez le tintement des cloches d'église. Il peut évoquer des souvenirs propres à chacun tout en témoignant d'une réalité sociale historique. »

À partir de quand s'est amorcée cette réflexion sur la relation entre les gens et leur espace acoustique ? « Cet intérêt ne date pas d'hier, répond Catherine Guastavino, professeure et membre du Centre interdisciplinaire de recherche en musique, médias et technologie de l'Université McGill. À preuve, cette vieille énigme métaphysique : "Si un arbre tombe dans la forêt sans que personne ne soit présent pour l'entendre, fait-il vraiment du bruit?" »

Cela dit, il faut attendre la fin des années 1960 pour que l'écologie sonore, soit le rapport entre l'humain et son environnement acoustique, constitue un nouveau champ d'études grâce aux travaux de Raymond Murray Schafer. Alors qu'il enseigne à l'Université Simon Fraser, en Colombie-

Le paysage sonore comprend la géophonie (sons de la nature), la biophonie (sons des insectes et des animaux) et l'anthropophonie (sons des humains et de leurs inventions).

Illustration : Marie-Jeanne Decoste



Le Canadien Raymond Murray Schafer dans son studio d'enregistrement en 1979. Son travail sur le paysage sonore inspire encore aujourd'hui ceux qui s'intéressent à la valeur du son.

Photo : Bob Olsen, Toronto Star Archives

Britannique, ce musicologue et compositeur jette les bases du concept de *soundscape* ou « paysage sonore ». Pour lui, les bruits du monde sont comme une composition musicale à laquelle tous les habitants participent. « Raymond Murray Schafer a joué un important rôle de précurseur et de pédagogue dans cette prise de conscience », note Catherine Guastavino.

« Les paysages sonores ont trois composantes », distingue le biologiste Michel Leboeuf, qui s'y intéresse en lien avec la biodiversité. « La géophonie, c'est la voix de mère Nature. Elle comprend les sons issus des éléments : l'eau, la terre, le feu, le vent ; par exemple, le bruit d'une averse ou celui des vagues. La biophonie fait référence aux bruits — stridulations d'insectes, chants d'oiseaux, etc. — générés par les espèces vivantes autres que les humains. Enfin, les sons dont ces derniers sont responsables, du cognement d'un marteau au vrombissement d'un moteur en passant par le tapement des touches d'un clavier d'ordinateur, entrent dans la catégorie de l'anthropophonie. »

La combinaison de tous ces sons détermine notre espace acoustique et influence notre perception du monde. Notre bien-être dépend souvent de leur cohabitation harmonieuse.

Écouter pour voir

C'est même vrai pour les autres êtres vivants, témoigne Michel Leboeuf. À la Fiducie de conservation des écosystèmes

de Lanaudière, qu'il dirige, on mesure la variation dans le temps de la complexité sonore des habitats naturels pour juger de leur état de santé.

Les biologistes étudient aussi les communications animales. « Dans les habitats affectés par les bruits humains, une autoroute, par exemple, nous constatons que certains oiseaux modifient leurs chants pour qu'ils soient plus audibles par leurs congénères. Cela peut jouer sur la capacité de ces populations à se reproduire. »

De fait, l'humain est un grand producteur de sons dont plusieurs dérangent, rappelle Michel Leboeuf. Et cette pollution sonore attire l'attention des citoyens comme des autorités, précise Catherine Guastavino. « Nos cadres réglementaires en matière d'environnement sonore sont élaborés en fonction de la réduction des nuisances plutôt que de l'évaluation des ambiances. Par exemple, les lois prescrivent des niveaux sonores à ne pas dépasser sans faire de distinction entre les activités. »

Autre chose : « Toute notre société est axée sur le regard et non sur l'écoute, déplore Mario Gauthier. C'est étrange considérant que nous vivons dans une ère où la qualité du son fait l'objet de développements ultra-technologiques. »

Selon Catherine Guastavino, il est maintenant bien documenté que différentes ambiances sonores auront des effets plus ou moins positifs sur les gens : « Certaines sont plus apaisantes, d'autres nous rendent plus agressifs. »

De plus, un peu comme pour les espèces animales, les personnes seraient affectées par les changements qui surviennent au fil du temps dans leur environnement sonore. « C'est là qu'on voit l'importance du devoir de mémoire, c'est-à-dire la création de banques de sons, surtout ceux qui risquent de disparaître », estime-t-elle (voir « Les archéologues du son » p. 22).

La mémoire de l'oreille

Or, qui dit devoir de mémoire en cette matière dit patrimoine sonore. À plus forte raison lorsque l'on considère que les sons s'avèrent à la fois marqueurs de quotidien et marqueurs d'époque. Cependant, la notion de patrimoine sonore reste toujours à définir chez nous, remarquent les spécialistes. « Une conservation organisée des traces sonores n'est pas très développée ici. On est encore davantage dans le monde de l'idée que dans celui de la pratique », concède Mario Gauthier.

D'une part, lorsqu'il est question d'archives sonores au Québec, la musique et la langue sont surreprésentées. Cela s'explique en partie parce que l'étude de la dimension acoustique de l'expérience humaine et de son patrimoine comporte sa part de défis. « Le son a ceci de particulier qu'il est éphémère et immatériel », note Catherine Guastavino. Alors que d'autres disciplines disposent d'une multitude d'objets pour remonter le fil de l'histoire, il n'existe pas d'artéfacts sonores d'avant l'invention des premiers appareils de captation du son, à la fin du XIX^e siècle.

D'autre part, encore aujourd'hui, le désir de conserver des traces sonores naît essentiellement chez des créateurs, des penseurs et de petits groupes de passionnés qui se constituent des banques de sons, estime Mario Gauthier. Le chargé de cours ajoute que la valeur patrimoniale d'un son peut être ardue à définir, puisque son intérêt s'avère propre à chaque personne.

Comment déterminer cette valeur? Ce qui anime les fervents amateurs peut fournir des pistes, croit Simon-Olivier Gagnon. « Sonder ce qui les pousse à collecter et à collectionner des sons de toute sorte et creuser leur intérêt profond et leurs motivations aideraient à établir le spectre des valeurs qu'on accorde à ces documents et à les définir comme objets d'étude », pense le doctorant.

Mais le temps presse. Des sons du quotidien continuent de disparaître. « Il y a quelques années, un affûteur ambulant pratiquait dans mon quartier. L'aiguisage de couteaux émettait un bruit caractéristique... qui a disparu depuis », constate Mario Gauthier.

Heureusement, selon Catherine Guastavino, l'intérêt pour le paysage et le patrimoine sonores est en augmentation chez nous. « Les créateurs sont de plus en plus nombreux à explorer ces pistes et à leur réservier une place de choix au cœur de leurs installations artistiques », se réjouit-elle.

En revanche, la volonté gouvernementale d'aborder ces territoires n'est pas au rendez-vous, déplore Mario Gauthier. Pour valoriser cette dimension du patrimoine, croit-il, il faut que chacun reprenne contact avec son propre univers sonore. « Écoutez autour de vous. Vous verrez que le son remplit de larges pans de votre vie », augure-t-il.

Initier les générations montantes à la richesse des environnements sonores s'impose, renchérit Michel Leboeuf. « Il y a 10 000 ans, les perceptions auditives étaient cruciales pour assurer la survie humaine. La sédentarité nous a amenés à négliger ces capacités. Mais, dès qu'on prend le temps de s'arrêter, toute une palette de sons revient à nos oreilles. »

Comme exercice, le biologiste suggère une journée sans ordinateur, tablette, ni téléphone. Oui, même si celui-ci fait entendre le dring-dring ancien. « Vous verrez, prédit-il, à quel point les sons que vous percevez seront décuplés. »

Alors, prêts à relever le défi? ♦

Brigitte Trudel est journaliste et auteure.



Écoutez la bande sonore liée à cet article :
magazinecontinuite.com/sons/evolution

Restauration patrimoniale



Restauration complète et mise à niveau
du Centre de production artistique
et culturelle Alyne-LeBel.
Construction originale : 1911

stgm.net

Optimisation acoustique

stgm
ARCHITECTURE

Les arcs du son



Carillons d'églises, ronrons de moteurs d'avions, cris d'enfants, chants d'oiseaux, bruits de la ville : la palette de sons qui colore notre quotidien est infinie. Or, selon le professeur en arts visuels et médiatiques à l'Université du Québec à Montréal Mario Côté, « tous méritent de faire partie d'une forme de patrimoine immatériel, car souvent, dans le lot, on ne sait pas ce qu'un chercheur, un jour, souhaitera mettre en valeur ou ce qu'un artiste voudra intégrer dans une œuvre pour imaginer une époque. »

La commande est imposante. Par où commencer? Au Québec, depuis la fin des années 1980, différentes initiatives ont été menées en ce sens. Par exemple, entre 1989 et 2012, la

Phonothèque québécoise, située à Montréal, a été un centre de documentation, de conservation et de diffusion du patrimoine sonore dans le domaine de la musique, de la radio et du son au cinéma. Christian Lewis l'a dirigée de 1998 à 2006. « Pendant mon mandat, nous sommes passés d'une quarantaine à 120 collections », dit-il.

Collectionner les sons

Après l'arrêt des services de la Phonothèque, une partie de ses collections a été récupérée par Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ). D'ailleurs, depuis l'imposition, en 1992, d'un dépôt légal sur les œuvres produites — comprenant les documents électroniques sur support, les enregistrements sonores et autres —, BAnQ accueille tous les documents

chéologues

sonores mis sur le marché par un producteur au Québec. « Notre but est d'avoir la collection la plus complète possible de tout ce qui a été publié à travers le temps », explique Mireille Laforce, directrice du dépôt légal et des acquisitions à BAnQ.

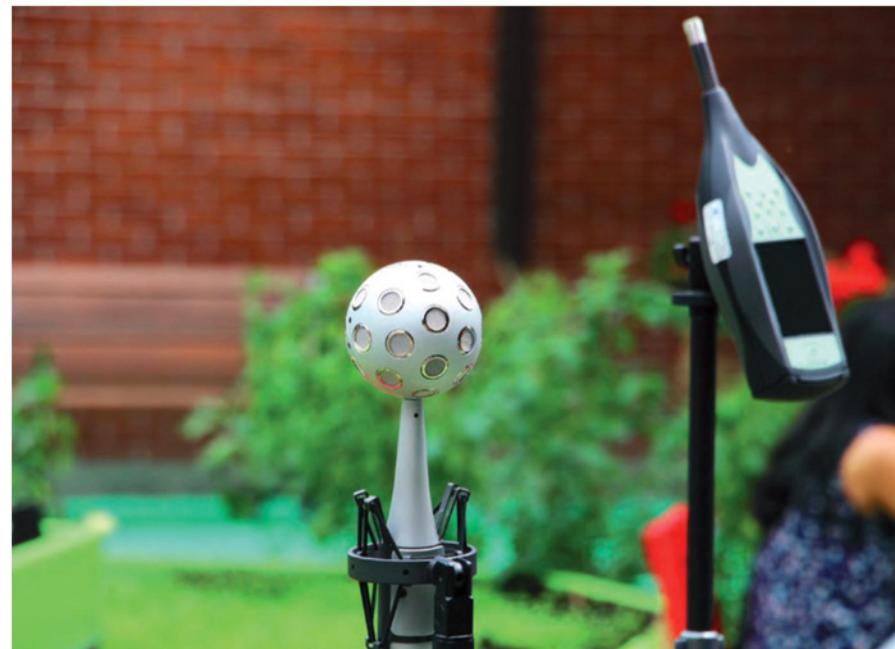
Une autre partie des collections de la Phonothèque se trouve au laboratoire La création sonore, situé à l'Université de Montréal et dont Serge Cardinal est le co-directeur. Ce laboratoire possède notamment les prises de son libres réalisées au fil des ans aux quatre coins de la province par l'ingénieur du son Joseph Champagne. L'homme a travaillé sur de nombreuses productions à l'Office national du film, des années 1940 à la fin des années 1970. « C'était le genre à s'installer à l'aéroport de Dorval [aujourd'hui aéroport international Montréal-Trudeau] pour enregistrer les décollages et les atterrissages de tous les modèles d'avions possibles », lance M. Cardinal.

Si ces captations ont été faites à l'origine pour le cinéma, elles peuvent aujourd'hui servir à quiconque veut, à partir de ces milliers d'heures d'enregistrement, recréer un paysage sonore du Québec des années 1950 au début des années 1980. Par ailleurs, Joseph Champagne accompagnait souvent ses prises de son de photographies en format diapositive. Le laboratoire prévoit ouvrir sous peu un centre de consultation pour les mettre à la disposition du public. Enfin, plusieurs documents écrits et sonores sont disponibles sur les sites Web de la Phonothèque (phonotheque.org) et du laboratoire (creationsonore.ca).

Capter les ambiances

Le professeur Mario Côté, qui est aussi artiste multidisciplinaire, s'est intéressé à l'aspect sonore des lieux en tant que réalisateur de documentaires et de vidéos expérimentales. Au début des années 1990, il constate que les effets sonores utilisés dans ce domaine proviennent presque tous de l'étranger. Pendant les deux décennies qui suivent, il travaille donc à constituer une banque d'ambiances sonores d'espaces intérieurs avec le groupe de recherche ARC_PHONO.

Le premier site auquel s'attarde son équipe : la Bibliothèque de la Ville de Montréal. L'endroit est sur le point d'être in-



tégré à la Grande Bibliothèque. Il est très important, croit M. Côté, de préserver le patrimoine sonore de certains espaces, notamment avant qu'ils subissent des transformations ou lorsqu'ils sont appelés à disparaître. « Chaque fois que nous faisions un enregistrement, relate-t-il à propos des captations à la Bibliothèque, nous étions conscients de sa valeur archivistique. »

De gauche à droite :

Entre 1989 et 2012, la Phonothèque québécoise a été un centre de documentation, de conservation et de diffusion du patrimoine sonore.

Source : Phonothèque québécoise

Ce micro (à gauche) et ce sonomètre (à droite) permettent aux équipes de Ville sonore de capter les ambiances de Montréal selon la méthode de l'ambisonie afin de créer des environnements sonores immersifs.

Photo : Christine Kerrigan

Les dernières décennies ont vu naître une prise de conscience plus grande de la valeur patrimoniale des paysages sonores urbains.



Le projet ARC_PHONO a permis d'immortaliser les ambiances sonores d'une cinquantaine d'événements et de lieux montréalais, comme le Jardin botanique.

Photo : Claudette Lemay

Par la suite, ARC_PHONO a permis d'immortaliser les ambiances sonores d'une cinquantaine de lieux et d'événements montréalais, tels que le dernier Club de curling francophone d'Outremont, l'ancienne Station centrale d'autobus à l'angle de la rue Berri et du boulevard De Maisonneuve, l'espace de mise en action du carillon de l'Oratoire Saint-Joseph, le Jardin botanique et les messes créoles de l'église de Saint-Édouard. L'arrêt du financement a sonné le glas de ce projet.

Les sons de la ville

Les dernières décennies ont tout de même vu naître une prise de conscience plus grande de la valeur patrimoniale des paysages sonores urbains. Catherine Guastavino est membre du Centre interdisciplinaire de recherche en musique, médias et technologie de l'Université McGill et professeure dans le même établissement. Elle dirige le partenariat de recherche Ville sonore qui utilise Montréal comme laboratoire vivant pour caractériser et améliorer les ambiances sonores urbaines.

Mme Guastavino et son équipe travaillent avec des enregistrements sonores effectués dans des espaces publics, qui peuvent être reproduits en laboratoire pour des tests d'écoute. «On s'intéresse essentiellement au ressenti des habitants ou

des utilisateurs de ces espaces», dit-elle. La vie nocturne du Quartier des spectacles et du Village fait l'objet du plus récent volet de ce projet.

Les enregistrements servent à monter des bases de données pouvant être consultées et utilisées à des fins de recherche ou de sensibilisation, tout en permettant de reconstituer le paysage sonore d'un lieu pour la postérité.

L'enjeu de la pérennité

Cela dit, les méthodes de captation de tous ces artefacts sonores s'avèrent multiples. Par exemple, Catherine Guastavino utilise la technique de l'ambisonie, qui permet de capter les sons provenant de toutes les directions et de les reproduire sur un réseau de haut-parleurs placés autour de l'auditeur. Dans cet environnement virtuel immersif, on peut reproduire l'ambiance du lieu, mais aussi la modifier pour simuler des interventions sonores. «On peut ajouter en laboratoire des cris d'enfants qui jouent ou des chants d'oiseaux pour mesurer leur effet sur le ressenti des auditeurs», détaille-t-elle.

Pour sa part, dans le cadre du projet ARC_PHONO, Mario Côté a travaillé avec des microphones stéréophoniques. Dans la banque du groupe de recherche, chaque dossier contient le fichier numérique de l'enregistrement, mais aussi des photographies du lieu de captation. Sans oublier différentes données permettant de documenter et d'archiver l'information de la manière la plus précise possible.

Cependant, au-delà de l'étape de leur captation, la migration des contenus sonores vers de nouveaux supports demeure le principal enjeu pour en assurer la pérennité. «Quand il y a un changement technologique, on doit souvent remplacer les appareils pour lire les nouveaux formats», précise Christian Lewis. D'où l'importance de conserver les lecteurs et les œuvres originales qui font partie des patrimoines québécois et international.

Bref, tout un programme d'archivage qui n'a pas fini d'occuper spécialistes et intervenants. ♦

Maurice Gagnon est journaliste et auteur.

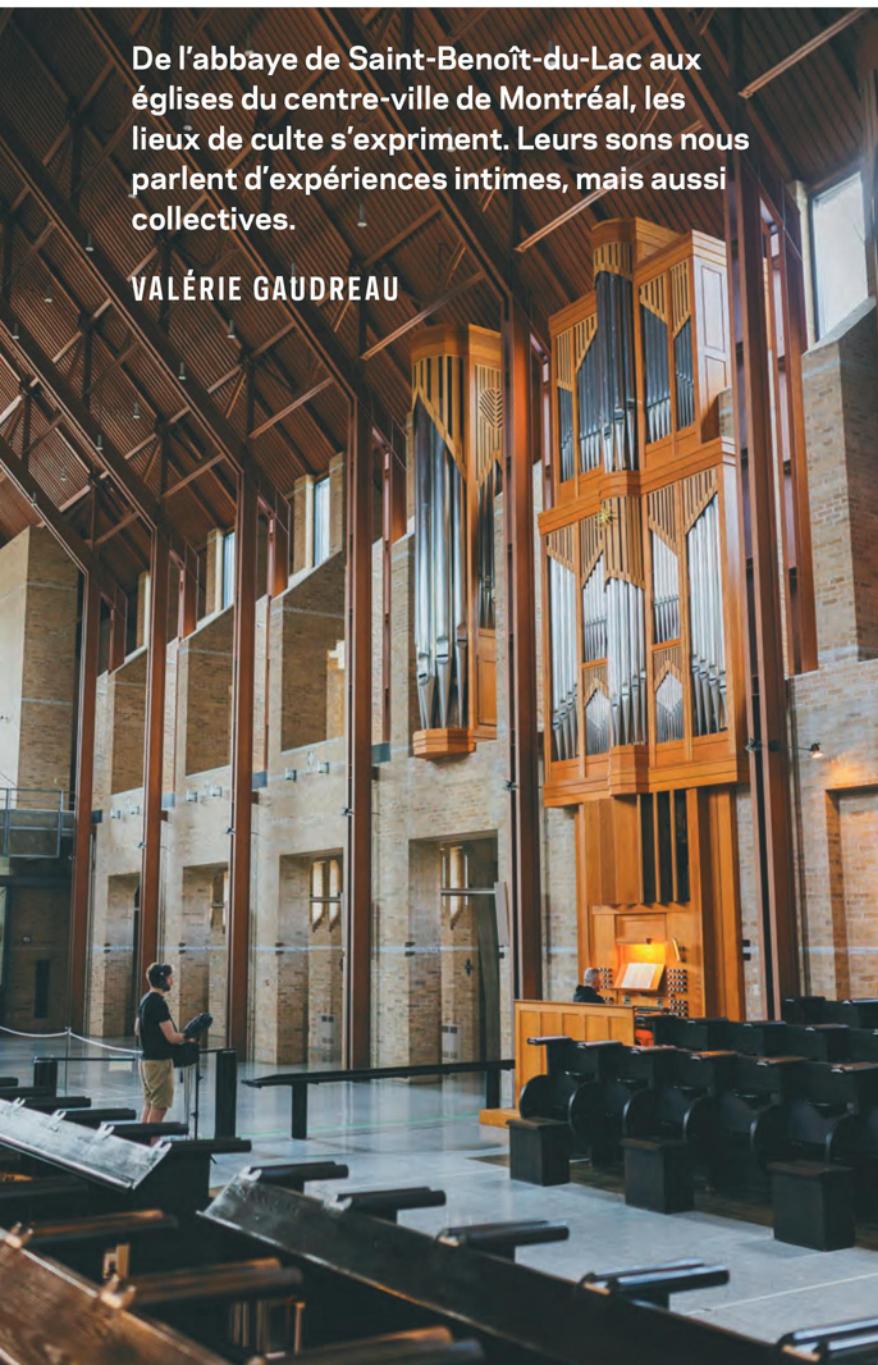


Écoutez la bande sonore liée à cet article : magazinecontinuite.com/sons/conservation

Les échos de nos lieux de culte

De l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac aux églises du centre-ville de Montréal, les lieux de culte s'expriment. Leurs sons nous parlent d'expériences intimes, mais aussi collectives.

VALÉRIE GAUDREAU



« **I**e clocher est le premier son que j'ai chassé. Ça parlait beaucoup. » Chasseur des sons qui jaillissent du clocher. L'image est belle, forte. Et elle résume à merveille la démarche de Louis-Olivier Desmarais qui a immortalisé l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac, en Estrie, dans une création sonore.

Une telle quête est aussi la passion de Josée Laplace. Cette fois, il s'agit moins de créer une œuvre artistique que de colliger les impressions auditives et émotionnelles que laissent, chez les visiteurs, les bruits souvent subtils associés à une dizaine d'églises montréalaises.

Dans les deux cas, honneur est rendu à une vie qui bat toujours.

Incursion dans un monastère

« Le clocher parle un langage destiné à la communauté, il rythme les journées », explique le compositeur et artiste sonore Louis-Olivier Desmarais, créateur d'*Abbaye*. Paru en 2019, ce document audio de 34 minutes est constitué de sons d'ambiance, de musique et de témoignages.

Quelque part entre l'œuvre musicale et le documentaire, la « pièce » — comme le dit simplement son auteur — saisit le quotidien de l'abbaye où 27 moines vivent dans la contemplation. Elle permet une incursion dans les réfectoires, la cidrerie et l'église où se recueillent ces hommes de moins en moins nombreux. « Pour moi, c'est bien une

De gauche à droite :

Le père abbé et organiste Dom André Laberge offre un concert privé à Louis-Olivier Desmarais pour son projet sonore.

Photo : Catrine Daoust

Pour son doctorat, Josée Laplace a étudié ce qui caractérise l'ambiance sonore des lieux de culte, notamment celle de l'église Saint-Pierre-Apôtre, à Montréal.

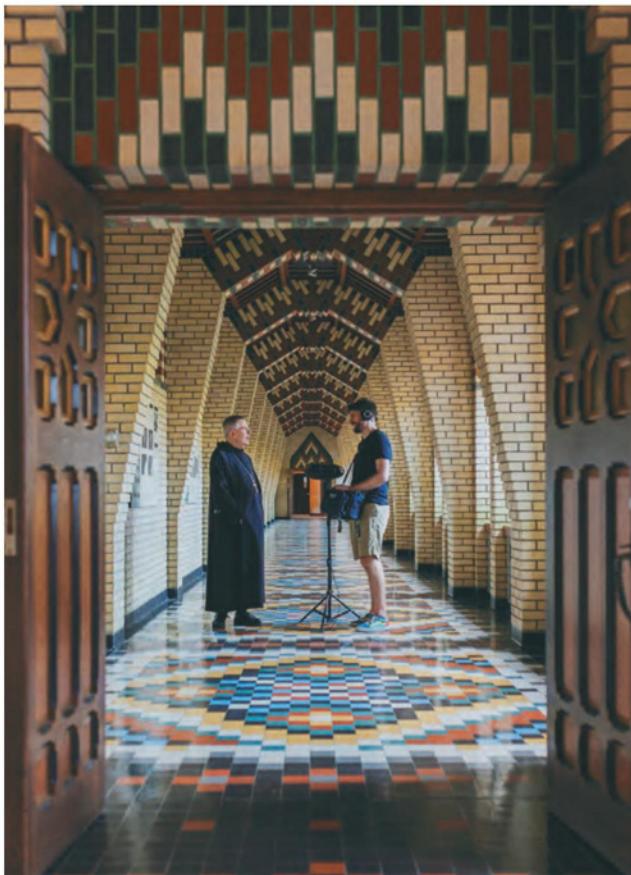
Photo : Simon Laroche

nos églises



« Des sons très caractéristiques de la messe, très codifiés par le clergé, ont laissé une empreinte forte dans l'inconscient sensible. »

— Josée Laplace



À mi-chemin entre l'œuvre musicale et le documentaire, le projet de Louis-Olivier Desmarais dépeint le quotidien des moines de l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac, en Estrie.

Photo : Catrine Daoust

création artistique, car j'ai pris beaucoup de liberté par rapport au réel. Ça donne quelque chose de très impressionniste », explique Louis-Olivier Desmarais.

Des échantillons de chants liturgiques, de clavecin, de bruits de portes, de pas, de fenêtres ou d'intempéries accompagnent l'auditeur dans cette tournée sonore onirique. À son origine : une démarche personnelle du créateur lors d'une retraite dans ce monastère en 2015. « J'y suis allé avec mon micro et j'ai commencé à enregistrer des sons pour repartir avec un peu de cette paix. »

Puis le projet devient plus concret et se réalise sur des mois, voire des années. Une première version de 12 mi-

nutes d'*Abbaye* paraît en 2017. D'autres séjours s'ajoutent pour des prises de son en hiver, puis en été.

Traces d'une communauté

Même si la démarche est avant tout intimiste et artistique, l'œuvre de Louis-Olivier Desmarais a une indéniable portée documentaire avec les témoignages de ces hommes dont le rythme de vie contraste avec celui, effréné, de la société moderne. « C'est aussi une façon de garder une trace de cette communauté. Les voix qu'on entend cristallisent ce rapport au monde. »

Loin de la technologie, les moines n'ont pas ce souci de préservation sonore. « Ils ne comprenaient pas nécessairement le *trip*, lance l'artiste, amusé. On me disait : "Mais ce son, je l'entends déjà !" »

Visiblement, sa démarche a plu. *Abbaye* a été maintes fois récompensée, notamment par le prix Découvertes Pierre Schaeffer en 2017. Accessible sur le Web, elle a aussi été diffusée en 2019 à la radio belge RTBF et a fait l'objet de plusieurs déclinaisons, dont PAX, une installation multimédia présentée au Centre PHI, à Montréal, en 2023.

« Ce projet a été important pour moi. Il a propulsé ma démarche et ma carrière, résume celui qui termine une maîtrise en musique, option composition et création sonore à l'Université de Montréal. L'univers sonore d'*Abbaye* est un terrain de jeu incroyable. »

La propre vie du son

Si le travail de Louis-Olivier Desmarais est profondément personnel, celui de Josée Laplace est tourné vers le collectif. À l'heure où plusieurs églises sont fermées au culte et connaissent d'autres vocations, l'urbaniste de formation s'intéresse aux « perceptions sensibles » comme la lumière, les odeurs, l'espace et le son qui se dégagent de ces bâtiments. Elle se penche sur ce qui caractérise l'ambiance sonore des églises, sur leur acoustique si particulière qui n'est pourtant pas toujours prise en compte dans les projets de conversion, estime-t-elle.

Lors de son doctorat à l'Université du Québec à Montréal puis de son postdoctorat à l'Université McGill, Josée Laplace a organisé des visites dans une quinzaine d'églises montréalaises. Parmi celles-ci, l'église de Saint-Eusèbe-de-Verceil, dans le quartier Centre-Sud, a fait l'objet d'une étude de cas plus précise.

Recueillir les commentaires des participants s'est avéré un exercice fascinant pour la chercheuse. Ce qui l'a frapée est que les sons dans une église ne sont pas nécessairement associés à une source, comme le serait le bruit d'une voiture, par exemple. Les visiteurs évoquaient davantage le comportement du son. « Dans ce contexte, le son acquiert sa vie propre. Les gens utilisaient des verbes tels *rebondit, voyage, se dissipe*. »

L'architecture particulière de ces bâtiments et la façon dont les sons et la musique y vivent imposent le recueillement. « L'église agit comme une caisse de résonance et transforme les sons », explique la doctorante.

Mémoire collective

Certains commentaires des participants évoquaient aussi des souvenirs. « Les sons d'une église font partie de notre mémoire collective. Des sons très caractéristiques de la messe, très codifiés par le clergé, ont laissé une empreinte forte dans l'inconscient sensible, souligne-t-elle. Dans cette expérience singulière, il y a l'idée de coupure avec l'extérieur. L'impression d'entrer dans un monde à part, différent du quotidien, ce qu'on ne retrouve pas nécessairement dans d'autres types de lieux. »

Cette sensation de paix et d'être hors du temps n'est pas toujours liée au sacré, note-t-elle après avoir observé les mêmes réactions chez tous les participants, qu'ils soient pratiquants ou non. Et comme Louis-Olivier Desmarais dans sa démarche à Saint-Benoît-du-Lac, elle a ce désir de garder une trace. « Cet environnement sonore n'aura plus le même pouvoir évocateur pour les générations futures », dit Josée Laplace.

Au-delà de la pratique religieuse, les sons des églises témoignent de l'histoire du Québec sur plusieurs plans. « Ils traduisent des savoirs et des compétences dans la façon de bâtir, qui se sont transmis dans toute la chrétienté », poursuit la chercheuse.

Elle note aussi la culture musicale très riche développée à travers la culture religieuse. Cet héritage a coloré l'évolution de l'expertise et de la création musicales québécoises. Josée Laplace souligne notamment les légendaires orgues Casavant, fabriqués à Saint-Hyacinthe depuis 1879.

Et le silence dans tout ça ?

Chants, échos, bruits associés aux rituels liturgiques : les lieux de culte s'entendent. Mais peut-on en dire autant du silence, si précieux au recueillement ?

La question fait sourire Josée Laplace. « Ça me taraude de devoir identifier le silence de l'église, car ce n'est pas la même chose. Le silence absolu n'existe pas. Ce silence de l'église n'est pas strictement l'absence de sons », écrit-elle dans un article scientifique intitulé « Églises à la recherche de vocations : quels apports de l'environnement sonore ? », paru dans la revue *Etnográfica* en 2013. Elle y ajoute que le silence « relève aussi d'une sensation d'immersion dans cette "texture sonore" qui est ressentie dans tout le corps. Un silence doté d'une dimension presque



Parmi les ambiances sonores propres aux églises, la musique frappe l'imaginaire, comme lorsque l'organiste Jean Ladouceur joue à l'église montréalaise de Saint-Pierre-Apôtre.

Photo : Simon Laroche

tangible, qui contribue aussi à inscrire l'expérience dans une autre temporalité. »

Pour Louis-Olivier Desmarais, le silence est au cœur de la démarche et de la vie des moines de l'abbaye de Saint-Benoît-du-Lac. Et de son désir de capter ces instants. « C'est important parce que ça n'existe plus, un lieu bâti autour du silence », dit-il. Le silence qui s'entend, qui ponctue le temps. Entre deux sons de cloche à pourchasser. ♦

Valérie Gaudreau est rédactrice en chef du quotidien *Le Soleil*.



Écoutez la bande sonore liée à cet article : magazinecontinuite.com/sons/religieux

Oreilles dans le

Plonger dans le passé et préserver une part du patrimoine grâce à l'ouïe : des citoyens et des chercheurs français en font leur moteur pour collecter ou recréer des sons d'hier.

MAXIME BILODEAU



Le cliquetis d'un *juke-box* de 1960 au design « casque de cosmonaute », suivi de la voix altérée de Francis Cabrel chantant *Cool papa cool*. Le grincement d'une manivelle qu'on actionne afin de lancer le moteur d'une Citroën B14 du début du siècle dernier. L'emballage de l'hélice d'un Morane-Saulnier MS-500, avion de liaison et d'observation utilisé par l'armée de l'air allemande lors de la Seconde Guerre mondiale. Tous ces sons émis par des objets rétro se trouvent sur le site Web patrimoinesonore.org, de l'Association de sauvegarde du patrimoine sonore industriel (ASPSI), située en France.

Gratuite et accessible à toutes les oreilles, cette base de données numériques ambitionne de répertorier des sons disparus ou en voie de l'être. « Lorsqu'ils sont mis au silence, derrière les vitrines d'un musée, par exemple, les objets emportent

avec eux toute la mémoire dont leurs sons auraient pu être porteurs. Ce n'est pas pour rien qu'on trouve plusieurs enregistrements de voitures antiques dans notre base de données ; ils témoignent d'histoires personnelles et collectives, de technologies du passé, de traditions révolues », affirme Antoine Châron, président de l'Association.

Entreprise ambitieuse

Née en 2018, l'ASPSI compte une demi-douzaine de passionnés de sons et de patrimoine. Leur point commun ? Tous possèdent une expertise certaine au regard de cette singulière et non lucrative entreprise de sauvegarde. « Dans la vie de tous les jours, Antoine est designer sonore. Pour ma part, je me spécialise dans les bases de données sources ouvertes utilisées pour le catalogage de collections muséales », précise Gautier Michelin, vice-président de l'organisation.

Ces compétences de pointe prennent toute leur importance au moment de la mise sur support audio des différentes reliques sonores, surtout si ces dernières sont fines, comme dans le cas du mécanisme d'une chambre photographique. « Nous sommes alors contraints de régler la sensibilité du microphone à un niveau très élevé, souligne Antoine Châron. Un simple craquement inopportun peut venir tout perturber. » D'ailleurs, lorsque ces séances d'enregistrement ont lieu dans des musées thématiques, ce qui n'est pas rare, ceux-ci sont souvent fermés aux visiteurs.

Alors que l'étape de la captation des sons se veut professionnelle et rigoureuse, leur choix, lui, est plutôt soumis à l'arbitraire des occasions. « Nous avons commencé pas loin de chez nous, autour de la municipalité de Le Mans, avec des passionnés d'automobiles », raconte Antoine Châron. La collaboration des propriétaires est bien sûr une condition *sine qua non* à la réalisation du projet qui consiste à enregistrer le bruit des moteurs. « Heureusement, on nous ouvre grandes les portes. Les gens sont heureux de discuter des objets qui revêtent une signification particulière à leurs yeux. »

L'ASPSI a de nouveau vérifié l'intérêt à son endroit lors de la 100^e édition des 24 Heures du Mans. À cette occasion,

à voyager temps

l'Association a réalisé un enregistrement d'une journée complète de la mythique compétition automobile d'endurance. De quoi tenir ses membres occupés pour un bail. « Le post-traitement prend à lui seul plusieurs mois », indique Gautier Michelin.

Ce n'est rien toutefois pour freiner les ardeurs de ces nostalgiques dans l'âme. « Progrès oblige, les sons d'hier ne sont pas ceux d'aujourd'hui. On n'a qu'à penser à l'avènement de la voiture électrique. Tranquillement, les bruits des moteurs thermiques s'effacent de notre paysage sonore, jusqu'à disparaître complètement », illustre-t-il. De là l'importance d'offrir une fenêtre sur un univers de sonorités capables de réveiller des souvenirs profondément enfouis. « On peut parler d'un devoir de mémoire. »

Fresques sonores

Mylène Pardoën a beau graviter dans un tout autre univers, celui de la science, elle poursuit un objectif similaire. L'ingénierie de recherche rattachée à la Maison des sciences de l'Homme Lyon St-Étienne du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) pratique l'archéologie du paysage sonore. Les experts de cette discipline émergente s'évertuent à reconstituer les ambiances d'un lieu à une époque donnée à l'aide de sons on ne peut plus récents.

« Il est essentiel de replacer l'humain au centre de systèmes qui lui échappent de plus en plus, explique la chercheuse. Pour ce faire, il doit se réapproprier ses cinq sens, y compris l'ouïe. » Selon elle, ce travail sur la sensorialité permet à toutes les générations de redécouvrir en quoi ces fonctions sont

De gauche à droite :

Parmi les sons rétro audibles sur le site Web de l'Association de sauvegarde du patrimoine sonore industriel, on trouve celui de ce juke-box de 1959.

Source : Association de sauvegarde du patrimoine sonore industriel

Ce forgeron reconstitue le bruit de tapement du marteau contre l'enclume à l'époque médiévale.

Source : Mylène Pardoën, ©PlzA-Audio/MSH-LSE/UAR2000/CNRS



« Il est essentiel de replacer l'humain au centre de systèmes qui lui échappent de plus en plus. Il doit se réapproprier ses cinq sens, y compris l'ouïe. »

— Mylène Pardoën



Mylène Pardoën pratique l'archéologie du paysage sonore, une discipline qui permet de reconstituer les ambiances d'un lieu à une époque donnée.

Source : Mylène Pardoën, ©PI2A-Audio/MSH-LSE/UAR2000/CNRS

nécessaires pour avancer dans la vie. Faire écouter l'histoire par l'entremise de fresques sonores serait donc un antidote à la modernité, rien de moins !

Les travaux de Mylène Pardoën s'appuient sur des données de provenances diverses. Pour reproduire de manière fidèle les percussions d'un marteau de forgeron sur une enclume au Moyen Âge, comme lors de l'édification de la cathédrale Notre-Dame de Paris entre le XII^e et le XIV^e siècle, elle doit remettre en contexte le geste. « Pourquoi le geste parfait est celui-ci plutôt que celui-là ? Il est intéressant de comprendre les trajectoires en amont », souligne-t-elle.

Ces connaissances sont glanées auprès des artisans concernés, mais aussi d'experts de disciplines variées, comme la sociologie, l'ethnologie et l'acoustémologie. Cette approche résolument transversale s'explique par la jeunesse de l'archéologie du paysage sonore et par la complexité des questions abordées. « Pour Notre-Dame de Paris, j'ai par exemple interrogé des collègues historiens et archéologues sur l'organisation d'un chantier de construction en 1170 », illustre Mylène Pardoën.

Diffuser autrement

Une fois ces informations théoriques en main, la docteure en musicologie peut s'aventurer sur le terrain pour recueillir des sons, notamment au château Guédelon. Elle et son équipe enregistrent divers corps de métier à l'œuvre sur ce chantier expérimental atypique situé près du village de Treigny, en Bourgogne, où on construit depuis 1997 un château fort avec les techniques et les matériaux du XIII^e siècle. Chaque son est d'abord recueilli isolément, selon un dispositif technique savamment calculé, avant d'être intégré par spatialisation à une fresque sonore plus large.

Ces scènes sonores parfois très animées font finalement l'objet d'une diffusion auprès du grand public. Ce dernier peut d'ailleurs suivre les divers projets en cours sur la plateforme ArchéoSon, accessible en ligne. « J'ai toujours été insatisfaite des conditions de publication des revues savantes », glisse Mylène Pardoën. Tenir un carnet de recherche, en sons, mais aussi en mots et en images, est donc sa manière de faire rayonner ses travaux.

Cette volonté de penser autrement lui réussit. En 2020, le CNRS lui a remis la Médaille de cristal, une récompense destinée aux chercheurs qui, par leur créativité, leur maîtrise technique et leur sens de l'innovation, contribuent à l'avancée des savoirs et à l'excellence de la recherche française. « Rien ne me plaît plus que d'obtenir le silence de l'auditoire, lorsque nous partageons avec lui les fruits de nos efforts », confie cette spécialiste des sons. Nos captations sont de puissants outils de médiation. » ♦

Maxime Bilodeau est journaliste indépendant.



Écoutez la bande sonore liée à cet article : magazinecontinuite.com/sons/international

Un pays en déci

La cloche qui tinte, la laine qui chuinte au tissage, l'iceberg qui craque en fondant... En captant ces bruits fugaces, des artistes du son font découvrir le patrimoine comme on ne l'a jamais entendu.

FRANCINE SAINT-LAURENT



Quand l'artiste Thibaut Quinchon rencontre des gens d'un certain âge qui ont toujours vécu dans leur village, il leur demande comment le paysage sonore a changé au fil des années. Il a vécu un mémorable voyage dans le temps en causant avec l'autrice Raymonde Beaudoin, une porteuse de mémoire originaire de Sainte-Émeline-de-l'Énergie, dans Lanaudière. « Elle m'a décrit les sons qu'elle entendait autrefois, raconte-t-il. Le rythme du moulin à scie,

par exemple, ou le couinement du cochon qui émanait de la boucherie. À présent, c'est le bruit des voitures qui est omniprésent là-bas. »

La trame sonore d'un lieu ou d'une activité appartient à la face cachée du patrimoine culturel. Lorsqu'elle change, poussée par l'évolution naturelle du monde, elle emporte une part irrécupérable du passé. C'est pourquoi un nombre croissant d'artistes tendent leurs micros pour immortaliser les bruits typiques du pays. Leur pratique, en plein essor, préserve l'héritage collectif d'une façon inédite.

S bels

La musique du monde

Thibaut Quinchon a décidé d'appliquer sa passion du son à l'environnement après avoir lu *Le Paysage sonore. Le monde comme musique*. Dans cet essai fondateur, publié en 1977, le compositeur canadien Raymond Murray Schafer invite à voir le monde comme une composition musicale à laquelle participe toute l'humanité. L'écologie acoustique, discipline qu'il a élaborée, étudie la relation entre les êtres vivants et l'environnement audible. Aux sons et aux bruits de la nature se mêlent ainsi ceux générés par les humains et par les objets.

Inspiré par cette philosophie, le concepteur sonore originaire de la région parisienne randonne aujourd'hui avec un micro. Il parcourt le Québec, où il vit depuis 2014, dans le but de capter des paysages acoustiques et de mettre en valeur la diversité du patrimoine auditif. Il a entre autres collecté des décibels en Matawinie et en Minganie ainsi que dans les vallées Bras-du-Nord, dans Portneuf, et de la rivière Rouge, dans les Laurentides. « Je pars chaque fois de 7 à 10 jours et j'enregistre quotidiennement. J'aime capter la couleur des accents régionaux », confie cet « audionaturaliste », qui diffuse ses travaux sur son site dissociation.ca.

L'évolution de la technologie d'enregistrement du son, notamment la commercialisation d'appareils portables, a attisé l'intérêt des artistes pour l'audio. « Avant, les micros étaient moins bons. Il était même difficile d'enregistrer le chant des oiseaux. De nos jours, ils sont plus sensibles et précis », explique Thibaut Quinchon, qui a équipé son micro d'une parabole pour capter des sons lointains.

Comment sonne votre métier?

L'artiste Daniel Capeille a décidé, quant à lui, d'explorer la dimension sonore des savoir-faire d'hier. « Je m'intéresse aux anciens métiers, dont plusieurs sont menacés de disparition, afin de conserver ce patrimoine culturel, décrit-il. J'aime voir des artisans à l'œuvre et admirer leur dextérité. De nos jours, on délaisse malheureusement l'intelligence manuelle pour faire place à l'intelligence artificielle. »



Ce concepteur, preneur et monteur de son originaire de France, lui aussi immigré en 2014, s'émerveille devant la quantité de vieux métiers qui se pratiquent encore au Québec. Au point qu'il a trouvé difficile de faire des choix. « Un de mes soucis était de chercher des artisans œuvrant sur des matériaux variés, comme la pierre, le papier et le fer, ou sur des mécaniques de précision pour enrichir ma palette de sonorités. » Il a ainsi immortalisé la pratique des flécheuses Nicole Blanchard et Claudette Roberge, qui tissent des ceintures fléchées, des relieurs Éric Aubertin et Catherine Gaumerd, de l'horloger

De gauche à droite :

L'artiste Thibaut Quinchon anime un atelier d'écologie sonore à la poterie L'arbre et la rivière (aujourd'hui disparue) de Saint-Damien, dans Lanaudière, à l'été 2021.

Photo : Geneviève Boudreault

Nicole Blanchard file la laine pour une ceinture fléchée. Le chant de son rouet a été capté par Daniel Capeille en 2022.

Photo : Daniel Capeille

La trame sonore d'un lieu ou d'une activité appartient à la face cachée du patrimoine culturel.



Pour son œuvre *Le bruit des icebergs*, Caroline Gagné collecte sons et images près de St. Lunaire-Griquet, tout au nord de Terre-Neuve, en 2014.

Photo : Josiane Roberge

Juans-Dominic Brouillette et du sculpteur sur pierre Claude Des Rosiers. Sans oublier certains métiers du domaine de la musique. Ses enregistrements permettent d'entendre travailler trois harmonistes du facteur d'orgues Casavant Frères, Alexandre Cloutier, Daniel Fortin et Dominique Thouin, ainsi que le fabricant de cymbales Philippe Gauthier Boudreau.

Exception faite de ces quatre hommes au sens musical aiguisé, les personnes interviewées ne se rendaient pas compte, en général, de toute la palette sonore qu'elles produisaient. « Les artisans étaient surpris de me voir arriver seulement avec un micro, sans équipement de tournage, relate Daniel Capeille. Cependant, je n'ai eu aucun mal à les convaincre de se prêter à un enregistrement audio. Ils étaient accueillants et généreux de leur temps. »

L'art par l'acoustique

Caroline Gagné voit également une passion à la dimension audible de l'univers. « Lorsque je regarde un film au cinéma, je porte une plus grande attention à la bande sonore qu'aux images. J'écoute même les chants d'oiseaux mis en sour-

dine », remarque cette détentrice d'une maîtrise interdisciplinaire en art à l'Université Laval.

En 2010 et 2011, elle réalise une œuvre sonore et visuelle d'envergure intitulée *Cargo*. Pour la créer, elle séjourne dans un navire de transport maritime. « Durant la traversée de Charleston (Caroline du Sud) à Anvers (Belgique), je me promenais tout le temps pour enregistrer différents sons, relate-t-elle. Du crayon qui roule sur une table au bruit impressionnant de la salle des machines, en passant par le tintement des piles de vaisselle au roulis des vagues. » À cela s'ajoute le grincement des conteneurs bleus, jaunes et rouges imbriqués sur le navire comme des blocs Lego. Produite par le centre Avatar et présentée à la Grande Galerie de l'Œil de poisson, cette création a remporté en 2011 un Prix d'excellence des arts et de la culture de la Ville de Québec.

« Quand je me trouve dans un environnement quelconque, je m'imprègne des événements qui y surviennent. Il peut s'agir aussi bien des maisons tourmentées par le vent aux îles-de-la-Madeleine que des chaudières à eau chaude dans de vieux bâtiments industriels. » L'artiste va jusqu'à passer la nuit dans un édifice désert afin d'y écouter les bruits quand il n'y a plus personne ! En 2016, elle a réalisé un projet, *Le bruit des icebergs*, avec du matériel sonore et vidéographique collecté en embarcation près des côtes de Terre-Neuve. De nos jours, ces immenses blocs de glace flottants symbolisent le détachement, la dérive et le réchauffement climatique. « J'ai pensé au bruit dans ce sens-là, comme une voix qui s'élève, comme une alerte. » Le Musée d'art contemporain de Montréal a acquis cette œuvre en 2020.

Des vagues en pleine ville

« Moi, je m'intéresse à l'ambiance "affective" des environnements, c'est-à-dire comment on se sent à certains endroits, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Pour ce faire, il faut avoir une disposition à l'écoute et à la contemplation », mentionne de son côté Charles Montambault. L'artiste sonore cite comme exemple le Monastère des Augustines, à Québec. « Les planchers de bois qui craquent, la clochette qui tinte, la réverbération du son dans l'enceinte de l'édifice portent au recueillement et à la détente. »

Lors d'un passage aux îles-de-la-Madeleine, lieu qui l'a beaucoup inspiré, il a enregistré le son des vagues, le vent faisant tourbillonner le sable, le cri des oiseaux. De cette expérience a émergé le projet culturel *Les Madelinennes*, un paysage sonore des îles présenté au parc des Madelinots, à Verdun, avec l'étroite collaboration de l'arrondissement. Pourquoi cet

endroit précis ? « C'est que j'ai trouvé des similitudes entre les deux lieux : la proximité du fleuve, par exemple, et la convivialité des gens. De plus, une grande concentration de Madelinots vit à Verdun. » Selon lui, cette œuvre d'art public permet aux gens de s'arrêter un instant et, en écoutant, de contempler les alentours.

Hymnes naturels du pays

Charles Montambault consulte souvent des naturalistes pour connaître l'écosystème des coins où il veut s'aventurer. Car la signature audio d'un lieu traduit sa nature. « J'apprécie la diversité des sons des espaces naturels : ceux des îles, bien sûr, mais aussi des grandes forêts, des lacs et des montagnes », confie l'artiste, qui y voit la mélodie du pays. Thibaut Quinchon renchérit : « À mon avis, les sons qui représentent le plus le Québec émanent des quatre saisons. Du chant des grenouilles au printemps jusqu'à celui de la motoneige en hiver. »

Comme hymne national naturel, Caroline Gagné choisirait plutôt... le bruit de l'autoroute 20 ! Bien que ce choix puisse paraître curieux, reconnaît-elle, les sons qui résonnent sur la planète ne sont ni bons ni mauvais. « Cette voie traverse une partie importante de notre territoire. Tout le monde ici l'a déjà prise pour travailler ou pour voyager. À mes yeux, elle est autant un élément identitaire que le fleuve. »

Pour Daniel Capeille, ce sont les gens de métier, aux savoir-faire différents, qui constituent le tableau sonore le plus distinctif. « Le son d'une artisanne qui tresse une ceinture fléchée et celui d'un orgue Casavant sont ceux qui, pour moi, évoquent le mieux le Québec. J'aimerais éventuellement capter le son



En 2023, Charles Montambault a recréé l'ambiance sonore des îles-de-la-Madeleine au parc des Madelinots, à Verdun.

Source : Studio Paysages

émis par le travail des artisans autochtones, notamment ceux qui confectionnent des paniers tressés en frêne », confie-t-il.

Pour ces artistes, l'environnement est un nuage de sons. Bien qu'il passe souvent inaperçu, le paysage sonore fait partie de notre quotidien au même titre que le paysage visuel. Encore faut-il éduquer notre oreille à l'écoute dans cette société dominée par l'image. ♦

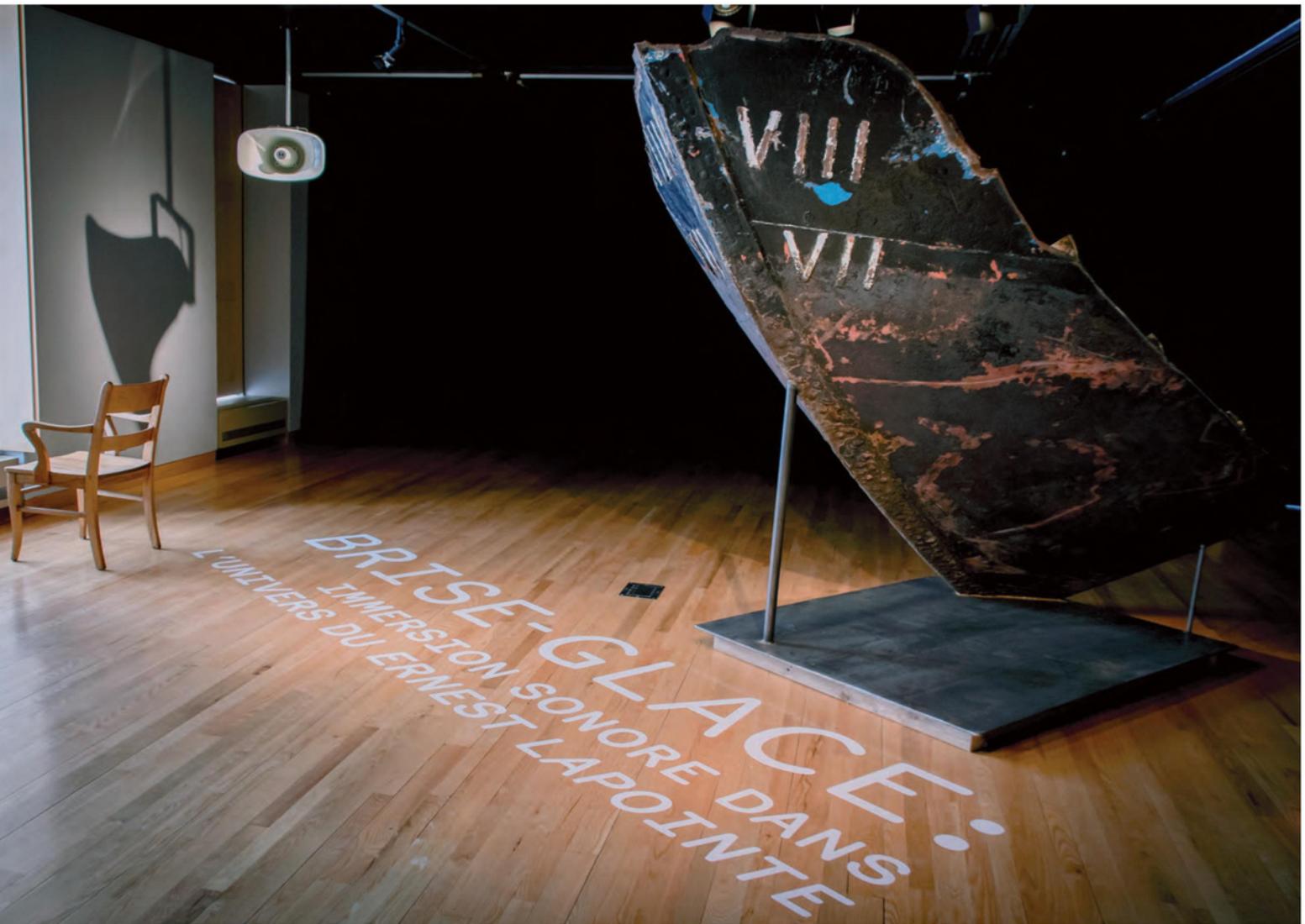
Francine Saint-Laurent est journaliste indépendante.



Écoutez la bande sonore liée à cet article :
magazinecontinuite.com/sons/art

The image shows the cover of the magazine 'Nuit Blanche'. The title 'NUIT BLANCHE' is at the top in large, bold, pink letters, with 'magazine littéraire' in a smaller, italicized pink font below it. Below the title, there are several author names and their works: 'Dominique Scalfi Histoires de cowboys et de marins', 'Matt Madden', 'Pierre Morency', and 'Russes et Ukrainiens, les frères inégaux'. In the bottom right corner, there is a red circular graphic containing the text '1 an, 2 ans, 3 ans... Jusqu'à 48 % d'économie sur le prix en kiosque' in white. The background of the cover is a photograph of a woman with long dark hair, wearing a white dress, standing in a body of water with waves crashing around her. The overall aesthetic is artistic and literary.

Navigue



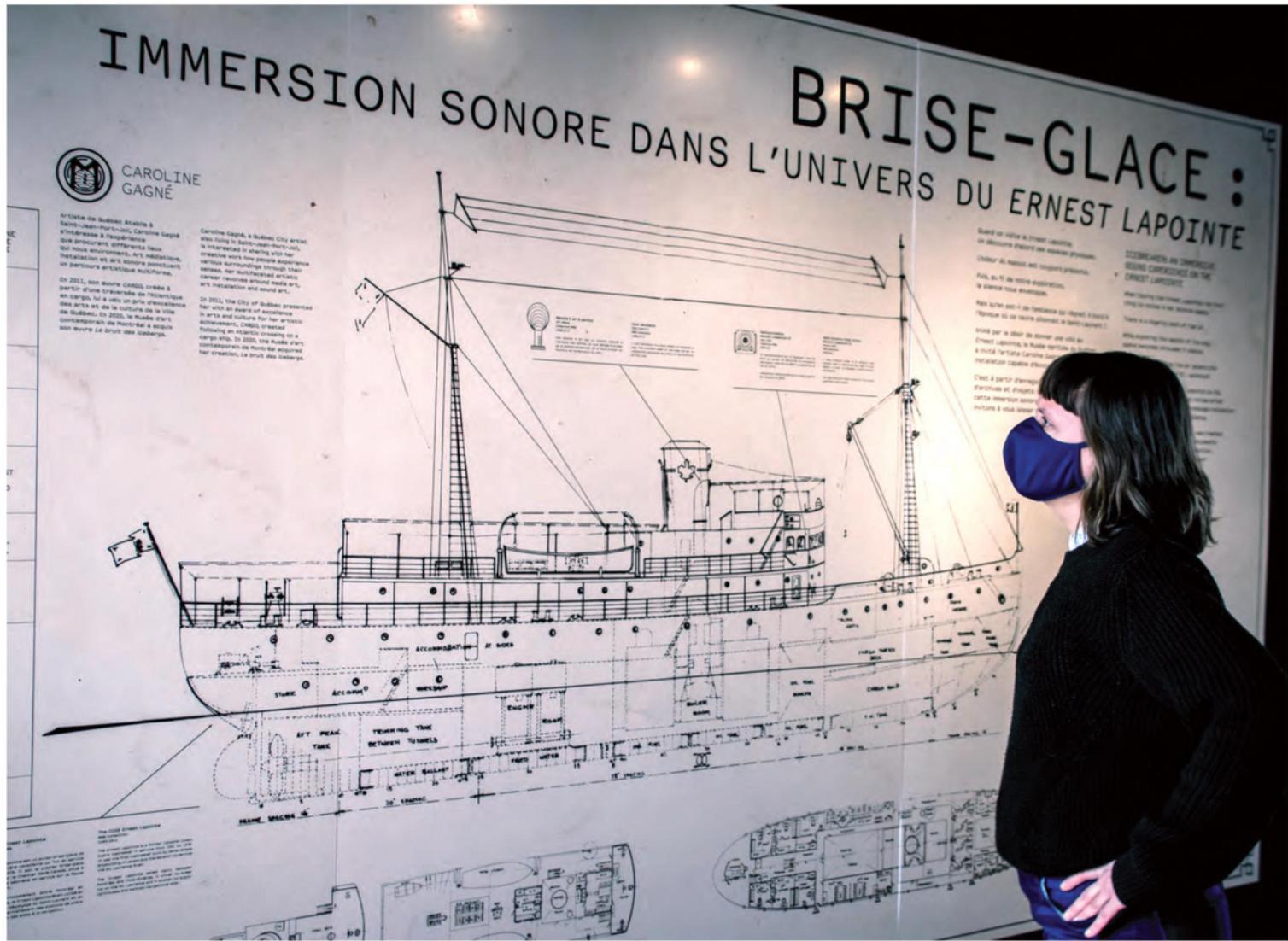
À L'Islet, une artiste et un musée se sont associés pour faire revivre un brise-glace à vapeur dans l'imaginaire des visiteurs... et dans leurs oreilles !

BENOÎTE LABROSSE

De 1941 à 1978, le *Ernest Lapointe* a sillonné le Saint-Laurent entre Montréal et Trois-Rivières. Premier brise-glace construit au chantier Davie, il a aussi servi au Labrador durant la Seconde Guerre mondiale, avant de devenir le premier navire canadien à mouiller au Groenland.

Deux ans après l'avoir mis au rancart, la Garde côtière canadienne en a fait don au Musée maritime du Québec (MMQ). Installé depuis sur le site de l'établissement, le bateau à vapeur en acier de 52,43 m accueille chaque été de nombreux

er aux sons



visiteurs curieux d'en apprendre plus sur ses voyages et sur son fonctionnement.

«Dès les années 1990, la volonté de le rendre un peu plus vivant était présente, souligne la directrice générale du MMQ, Marie-Claude Gamache. Il y avait notamment le désir qu'on l'entende.» En 2018, l'obtention d'une subvention liée à l'intégration du numérique dans les musées rend ce souhait possible. L'équipe du MMQ contacte alors Caroline Gagné, spécialisée en arts visuels, sonores et médiatiques, qui a déjà réalisé des œuvres mettant le fleuve et les glaces en vedette (voir «Un pays en décibels», p. 34).

«Le Musée m'a approchée pour créer une immersion sonore dans le bateau, raconte cette dernière. Cette collaboration m'intéressait beaucoup, donc je me suis prêtée au jeu.»

De gauche à droite :

Entre mars 2021 et février 2023, le Musée maritime du Québec, à L'Islet, a marié histoire et sons dans une exposition consacrée au brise-glace Ernest Lapointe.

En se plongeant dans l'univers sonore du Ernest Lapointe, les visiteurs ont pu découvrir ce navire de 52,43 m de long.

Photos : Marie-Pier Morin



L'exposition *Brise-glace : immersion sonore dans l'univers du Ernest Lapointe* complétait la visite du bateau datant de la Seconde Guerre mondiale.



L'artiste Caroline Gagné réalise des enregistrements sur le Ernest Lapointe afin de mettre en valeur son univers sonore.

L'organisme cherchait entre autres à répertorier et à mettre en valeur des sons associés à l'univers maritime.

Archives et textures sonores

Caroline Gagné a entrepris une résidence artistique de plusieurs mois au MMQ ; une première pour l'institution. « Elle a travaillé en étroite collaboration avec la chargée du projet, Sophie Royer, qui a fait beaucoup de recherches dans nos archives pour trouver des sons en lien avec le *Ernest Lapointe* et les brise-glace en général », rapporte sa directrice générale.

Parmi les trouvailles, une entrevue réalisée en 1982 avec Gérard Couillard-Després, chef mécanicien du navire durant 12 ans. Également, une reconstitution de communications et un enregistrement des manœuvres de départ du port de Québec, tous deux réalisés en 1981 sur le brise-glace *d'Iberville*. Sans oublier quelques extraits sonores du film *Voyage*

dans l'Arctique (1964) de l'Office national du film et des enregistrements du moteur à vapeur du SS *John W. Brown* faits par le David Frederick Music Group en 2016.

Caroline Gagné a aussi fouillé dans sa propre banque de sons du Saint-Laurent, des glaces et des vents, en plus de faire des enregistrements sur le *Ernest Lapointe* avec l'aide de Sophie Royer et de l'artiste électroacousticien Christophe Havard. « On entend surtout nos pas sur le pont en métal, des grincements, des claquements, le vent hivernal qui s'engouffre, énumère-t-elle. Ce n'est pas une archive documentaire, plutôt une texture de la vie actuelle du bateau. »

Faire travailler l'imagination

Les cocréatrices du projet se sont ingénierées longtemps à définir sa forme exacte. « Le Musée avait déjà acheté des équipements sonores de bonne qualité et voulait à l'origine les installer dans le bateau, mais je trouvais que c'était risqué pendant l'hiver », précise Caroline Gagné.

Finalement, l'exposition *Brise-glace : immersion sonore dans l'univers du Ernest Lapointe* a été présentée à l'intérieur du musée en complément de la visite du brise-glace. Entre mars 2021 et février 2023, une partie de l'étage des expositions temporaires a été transformée en une salle d'écoute feutrée parsemée d'artéfacts dissimulant des haut-parleurs. Un radiogoniomètre — l'ancêtre maritime du GPS —, un morceau de coque en métal riveté, un manche à air et un mégaphone, entre autres, diffusaient l'œuvre d'une quarantaine de minutes.

« Nous invitons les gens à se laisser porter par les sons et à s'imaginer voyager sur le navire, résume Marie-Claude Gamache. Ce n'était pas une façon convenue de visiter un musée d'histoire. Elle permettait de découvrir le patrimoine avec un sens rarement exploité. » Des visiteurs ont signifié à Caroline Gagné que le *Ernest Lapointe* « était plus vivant dans ses sons », lui faisant dire que l'équipe « a réussi la mission que le musée s'était donnée ».

Le MMQ peut aussi dire « mission accomplie » en matière d'accessibilité : depuis la fin de l'exposition, plus de 110 extraits ayant servi à sa conception peuvent être entendus par le public dans la sonothèque en ligne du Musée. Sans compter l'intégration de certains sons dans la visite autoguidée du *Ernest Lapointe*. Enfin, un travail de rematriage est en cours pour que l'œuvre composée par Caroline Gagné puisse être ajoutée à la sonothèque de l'institution.

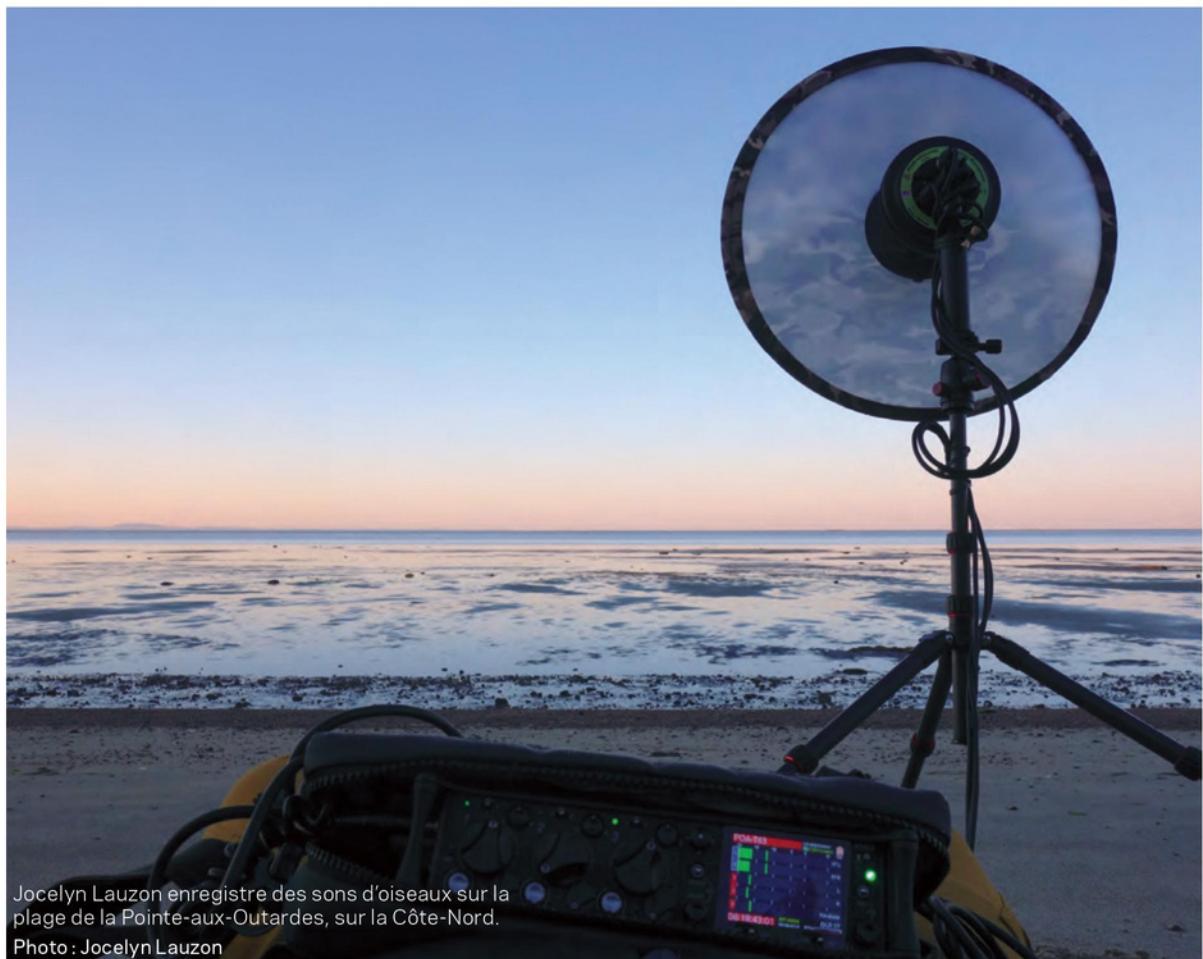
L'artiste et le MMQ caressent également le rêve de présenter de nouveau l'exposition, cette fois à l'intérieur du brise-glace. « La réinstaller dans la salle des chaudières — la partie la plus profonde du bateau, restaurée en 2020 — est un projet dans l'air », révèle la directrice générale.

Benoîte Labrosse est journaliste indépendante.



Écoutez la bande sonore liée à cet article : magazinecontinuite.com/sons/innovation

**Continuité vous en donne encore plus !
Ne manquez pas ce texte gratuit
en exclusivité Web.**



Jocelyn Lauzon enregistre des sons d'oiseaux sur la plage de la Pointe-aux-Outardes, sur la Côte-Nord.

Photo : Jocelyn Lauzon

Écouter le territoire

À chaque coin de pays sa mélodie ! Trois passionnés captent au micro les paysages sonores du Québec, préservant ainsi une facette négligée du patrimoine naturel.

Poursuivez votre lecture au
magazinecontinuite.com/texteweb178